

Geneviève Chevalier, Mon boisé, phase II. Mon boisé, ou celui des promoteurs ?

Geneviève Chevalier, Mon boisé, phase II. My Woodland, or the Developers'?

John K. Grande

Number 103, Spring 2016

Nature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82531ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

John K. Grande (2016). Geneviève Chevalier, Mon boisé, phase II. Mon boisé, ou celui des promoteurs ? / Geneviève Chevalier, Mon boisé, phase II. My Woodland, or the Developers'? *Ciel variable*, (103), 22–31.









GENEVIÈVE CHEVALIER

Mon boisé, ou celui des promoteurs? My Woodland, or the Developers'?

JOHN K. GRANDE

Si la nature est longtemps apparue comme l'arrière-plan permanent et inépuisable de toutes nos activités, l'ampleur de nos interventions remet aujourd'hui en cause ce stéréotype. Partout, le paysage bâti infiltre les milieux naturels. Nous sommes entrés dans ce que nous appelons aujourd'hui l'anthropocène, une ère marquée, comme jamais auparavant, par l'action et l'impact de l'humanité sur le climat et l'environnement. L'exposition montréalaise de Geneviève Chevalier, *Mon boisé, phase II*, emprunte la forme d'une présentation de projet immobilier, mais dans une troublante parodie où la nature se trouve sur un pied d'égalité avec les promoteurs omniprésents. L'artiste examine les interventions humaines discutables à la limite des villes, dans des lieux et des parcs d'importance historique, voire – comme dans le cas de l'île

L'artiste examine les interventions humaines discutables
à la limite des villes, dans des lieux et des parcs d'importance
historique, voire dans des banlieues nouvellement construites.
La promotion immobilière empiète sur des réserves naturelles
théoriquement intouchées et des espaces verts
au sein de l'environnement urbain.

de Montréal – dans des banlieues nouvellement construites. La promotion immobilière empiète sur des réserves naturelles théoriquement intouchées et des espaces verts au sein de l'environnement urbain.

Au Québec, le cas de Sillery est un exemple éloquent. Chevalier en a fait le point central de son exposition *Mon boisé, phase I*, présentée à Québec par La Chambre Blanche à l'occasion de la Manif d'art en 2014. Ce premier volet abordait également la question d'un projet immobilier dans un lieu patrimonial et dans une réserve naturelle, en l'occurrence le boisé Woodfield, situé dans le quartier historique de Sillery, adjacent au cimetière Saint-Patrick. Sillery fut colonisé sous le régime français, et cette zone boisée comptait des arbres vieux de trois cents ans... jusqu'en 2015. Malgré les protestations des scientifiques, des écologistes et des résidents, le gouvernement provincial approuva finalement un projet de construction dans le boisé Woodfield. Le magnifique quartier historique de Sillery, qui mène au Vieux-Québec, subit désormais les assauts des promoteurs, comme en témoignent les photographies de Chevalier montrant des immeubles en construction. Lors de l'exposition à Québec, une entrevue enregistrée avec Marilou Alarie abordait également la question de l'empiètement sur des sites naturels « pour la vue » ou pour l'accès à la nature, cette fois dans le cadre d'un projet immobilier dans la forêt des Hirondelles, près de Saint-Bruno-de-Montarville.

Les photographies de *Mon boisé, phase II* sont présentées à la maison de la culture Notre-Dame-de-Grâce dans un format accessible, à échelle humaine. Il n'y a pas de barrière

Si pervasive have the interventions become that they challenge the stereotype of nature as an ongoing and seemingly inexhaustible eternal backdrop to all that we do. Our era is all about the intertwining of the human built landscape and the natural world. It is what we now call the Anthropocene, an era in which humanity activates and impacts Earth's climate and ecology as it never has before. Geneviève Chevalier's Montreal exhibition *My Woodland, phase II* is conceived like a developer's project presentation. The difference here is that nature is presented on an equal footing with the developer's omnipresence and with a sublime sense of mimicry. The artist addresses those touchy human-built interventions at the edges of cities, in historically significant places and parks, and, in the case of the island of Montreal, even in newly built suburbs. Development impinges on so-called pristine, untouched nature reserves and green spaces in the urban environment.

Sillery, Quebec, is a case in point. Sillery was the focus of Chevalier's *My Woodland, phase I*, presented at La Chambre Blanche in Quebec City as part of Manif d'art in 2014. Like *My Woodland, phase II*, *My Woodland, phase I* addressed development in the historical green space near Sillery and in nature preserves – in this case, Boisé Woodfield, located in the historical district of Sillery adjacent to the St. Patrick cemetery. Sillery was settled under the French regime, and this wooded area had three-hundred-year-old trees still standing as recently as 2015. Protests by scientists, ecologists, and residents were to no avail as the Quebec provincial government finally approved a construction project in Boisé Woodfield. Leading in to Quebec City, Sillery and the Boisé form a beautiful historic suburb that is now increasingly encroached upon, as Chevalier's documentary-style photographs of apartment buildings in the making show. At the Quebec City venue for *My Woodland*, a recorded interview with Marilou Alarie embroiders on the recurring theme of displacement of nature sites “for the view” or access to nature. Alarie discusses a development at Forest des Hirondelles near Saint-Bruno-de-Montarville.

The scale of Chevalier's *My Woodland* photographs at the Maison de la Culture Notre-Dame-de-Grâce in Montreal is approachable and human. There is no conceivable barrier between us – the viewers – and the woods that she presents. Her lightbox series has a presentational format resembling advertising, but the language of imagery is of our times and what we are used to. It is neutral, undramatic, nearly insignificant. A series of small-scale photos has a walk-about feel – as if we were actually walking the woods, even though we can see the occasional sign. Signs in nature! What an anomaly! And what a sign of the times! Some of the trees are spray-painted and marked for cutting or marking. Marking becomes a form of ownership, just as Aborigines marked trees to suggest points of reference in a landscape. In one of the “showcases” we even see tiny maps and overviews – some of it green space, and some of it city. A red plastic flag becomes a whimsical point of reference. The red flag designates nature, something

En tant qu'artiste et commissaire d'exposition indépendante, **Geneviève Chevalier** a présenté son travail dans différents lieux au Québec, en Ontario ainsi qu'à l'étranger. Elle a réalisé une thèse de doctorat consacrée à la pratique du commissariat situé. Elle est actuellement chargée de cours à l'Université du Québec à Montréal et stagiaire postdoctorale à l'École de l'image de l'Université du Québec en Outaouais. Elle a précédemment occupé le poste de coconservatrice à la Galerie d'art Foreman de l'Université Bishop's à Sherbrooke. Originaire de Québec, elle vit et travaille à Eastman dans les Cantons-de-l'Est.
genevievechevalier.ca



perceptible entre nous, les visiteurs, et la forêt que Chevalier nous montre. Sa série sur panneaux lumineux rappelle le format d'une campagne publicitaire, mais le langage visuel est celui de notre quotidien. Il est neutre, sans emphase, presque insignifiant. Une autre série de photos au format plus modeste nous invite à la promenade, comme si nous étions vraiment dans la forêt, malgré la présence de panneaux ici et là. Des panneaux dans la nature! Quelle anomalie... et quel signe des temps! Certains arbres, servant de poteaux indicateurs ou destinés à être abattus, sont marqués de peinture en aérosol. Le marquage devient une forme d'appropriation, à la manière dont les Autochtones marquaient des arbres pour en faire des points de repère dans le paysage. Dans l'une des vitrines de présentation, l'artiste a d'ailleurs disposé des petites cartes et vues aériennes – là un espace vert, ici une zone urbaine. Un drapeau en plastique rouge devient un point de repère inattendu : il désigne un îlot de nature, plutôt que le projet du promoteur. Des cartes et une vidéo composée d'images fixes de l'ancien séminaire des prêtres de Saint-Sulpice, près du mont Royal, montrent un autre exemple de site patrimonial jouxtant une zone de nature protégée, sur l'avenue Cedar à Westmount. Le promoteur du projet de condominiums de luxe a érigé des clôtures autour d'une zone boisée autrefois accessible au public. À nouveau, Chevalier amène l'art dans le champ du politique, pour créer un forum de discussion autour de cette transformation de la nature dont nous sommes rarement conscients.

Une boîte en Plexiglas contenant de la terre et des pousses évoque en version miniature la *Earth Room* de Walter de Maria ou une maquette de Land Art. Ce « modèle réduit », comme les photographies et les autres éléments de l'exposition, orientent notre évaluation de ses dimensions visuelle et iconographique. L'œuvre, comme son sujet (la nature), est transformée en marchandise. L'artiste met davantage l'accent sur la conception et la présentation de l'œuvre, devenue aussi quantifiable et mesurable que cette boîte remplie de terre, que sur l'expérience en tant que phénomène direct.

Avec *Mon boisé*, Chevalier suggère que nos idées et nos attentes sont également quantifiées et modulées par l'intermédiaire de la répétition et la médiation du désir. Notre perception du territoire et du lieu est ce que Paul Virilio a nommé la « soudaine cybernétisation de l'espace géophysique, de son volume atmosphérique¹ ». À mesure que l'expérience directe est transmutée par les systèmes de transfert de données, la mobilité spatiale devient un lieu de référence, qui supprime la stabilité ou la permanence d'un paysage naturel ou urbain ou des éléments qui les constituent. Une série de rubans verts présentés dans une autre boîte en Plexiglas, tels les rubans décernés lors d'une foire agricole, pourraient symboliser la réussite d'une transaction immobilière, ou peut-être un signe de bienvenue placé sur la porte de l'« objet » immobilier que les derniers acheteurs viennent d'acquérir.

Et puis il y a ces images plus subtiles de la forêt. Les arbres forment un écran à travers lequel nous devinons les silhouettes des immeubles ; la forêt devient une sorte de voile qui laisse la place à un espace dégagé, où quelques arbres seulement voisinent les bâtiments. Incarnés par ces photographies, les arbres établissent un dialogue visuel avec l'agencement de l'exposition. En contrepoint, un enregistrement effectué au Parc national du Mont-Orford nous immerge dans un environnement sonore où se répondent ouaouarons, oiseaux et autres bruits de la nature. On retrouve ici la sensibilité avec laquelle Chevalier élabore une « œuvre totale » (l'ensemble de ses projets à ce jour explore ces thèmes et

contraire à un projet de développement. Maps and a video of still images of the former seminary of the Priests of Saint-Sulpice next to Mount Royal in Montreal show another example of a heritage site just outside a protected nature area, on Cedar Avenue in Westmount. The developer of luxury condos at this site has built fences around an area of forest previously accessible to the public. Here again, Chevalier is bringing art into the political realm, making it a forum for discussion and awareness of nature displacement of which we are seldom aware.

Another of the show's Plexiglas presentation boxes has earth and growth in it – like a miniature Walter de Maria *Earth Room* or a Land Art maquette. This “model,” like the photographs and the other visual elements and objects in the show,

My Woodland plays on the gap between illusion and reality, in which developers, governments, and profiteers build a paradigm of expectations never realized, but always in opposition to the status quo, to what is there, to . . . nature.

prescribe how we assess visibility and imagery. The art, like its subject – nature – becomes commodified by its conception and presentation. The artist's emphasis is less on experience as a direct phenomenon than on conception and presentation – as quantifiable and measurable as this box of earth!

With *My Woodland*, Chevalier suggests that our ideas and expectations are likewise quantified and mediated by what we are made to expect through repetition and mediation of desire. Our perception of the land and of place is what Paul Virilio has called the “sudden cybernation of geophysical space and its atmospheric volume.”¹ As real-time experience is transmuted by data-transfer systems, spatial mobility becomes a place of reference, and it supplants the stationary or the permanence of a land or cityscape or the details therein. A series of green bouquet ribbons presented in another Plexiglas presentation box is, like the prize ribbons for cattle at an agricultural fair, a symbolic signal of a “successful” real-estate sale, or it could be a “welcome signature” placed on the door of the real-estate “object” that the latest buyers have purchased.

Then there are the more subtle images of forest in the show. Trees become a screen through which we can see the outlines and silhouetted structures of apartment buildings. The forest begins to feel like a veil that gives way to open fields with fewer trees surrounding the buildings. The trees exist as photographs in a design-like relationship with the overall exhibition space. A soundtrack recorded in Mont-Orford National Park adds a background aural environment replete with bullfrogs, birds, and other nature sounds. There is a sensitivity in the way that Chevalier's artwork represents a “total artwork” (part of an overall theme and process that has traversed all of her projects to date) and a public gesture of recognition of the actions, strategies, and programs that developers use and abuse each and every day. These artworks do not dominate the exhibition space, but are merely elaborated in the space, as if proposing a dialogue between the image and the physical reality. A tension is inherent to this neutral yet dualistic dialogue on image and reality.

If anyone could critique *My Woodland* as a presentational art piece, it is for its very neutrality, its hands-off documentation of the invisible, ever-evolving tragedy of unregulated development in cities. This development eventually gives way to a kind of chaos, in which the history of development, of culture, of the people who preceded it all, is ultimately erased,

Artist and independent exhibition curator **Geneviève Chevalier** has presented her work in Quebec, Ontario, and abroad. She has completed a doctoral dissertation on the practice of situated curatorship and exhibition as mechanism for public debate. Currently, she is a lecturer at UQAM and postdoctoral fellow at the École de l'image de l'Université du Québec en Outaouais. She was previously co-conservator at the Foreman Art Gallery at Bishop's University in Sherbrooke. Born in Quebec City, she lives and works in Eastman, in the Eastern Townships. genevievechevalier.ca





PAGES 22 À 25

Mon boisé

(détails/details), 2014

impression jet d'encre sur polyester autocollant /
inkjet print on self-adhesive polyester

10 m de long / long

détails d'un montage réalisé à partir de
photographies tirées des trois sites examinés
dans le cadre du projet / details of a montage
made from photographs taken from
the three sites examined in this project

PAGE 27

... & l'enchantement

2014-2015

impression jet d'encre sur papier /
inkjet print on paper

photographies réalisées sur le site
du boisé Woodfield dans l'arrondissement
de Sillery à Québec à l'été 2015, lors
de la construction du complexe d'habitation
résidentiel / photographs taken in the
Woodfield forest in Sillery, Quebec, during
construction of the residential complex

PAGES 29 ET 30

... & l'enchantement

2014-2015

impression sur film translucide /
print on translucent film

photographies réalisées sur le site du boisé
Woodfield dans l'arrondissement de Sillery
à Québec au printemps et à l'été 2014 /
photographs taken in the Woodfield forest
in Sillery, Quebec, in spring and summer 2014

ces processus) et expose publiquement les actions, stratégies et programmes dont les promoteurs usent et abusent chaque jour. Ces œuvres ne dominent pas le lieu d'exposition, elles sont simplement disposées dans l'espace, comme si elles proposaient un dialogue neutre, mais dualiste – impliquant donc une tension sous-jacente – entre l'image et la réalité concrète.

Si l'on devait critiquer *Mon boisé* en tant que présentation, ce serait pour sa neutralité même, sa façon non interventionniste de documenter la tragédie invisible et en constante expansion du développement urbain non réglementé. Ce phénomène entraîne progressivement une sorte de chaos, au sein duquel l'histoire du développement, de la culture et des gens qui l'ont précédé est finalement effacée, réduite à néant, à l'exception de quelques rares maisons, églises ou rues historiques. En tant qu'œuvre, *Mon boisé* s'appuie non pas sur la photographie comme document, mais sur son mode de présentation. La présentation de type muséal, comme toutes les présentations – y compris celles des promoteurs – devient l'œuvre d'art, ce qui en dit long sur l'écart entre la réalité et la fiction, entre les attentes et leur réalisation.

À mi-chemin entre fiction et réalité, *Mon boisé* joue sur le décalage entre l'illusion et la réalité, un écart au sein duquel les promoteurs, les gouvernements et les profiteurs construisent un paradigme d'attentes jamais réalisées, mais toujours en opposition au statu quo, à l'environnement existant, à la nature qui fait partie de notre culture globale. Chevalier nourrit son œuvre de ces tensions : ces processus invisibles qui vont modifier le paysage, l'environnement urbain, jusqu'à ce qu'il soit trop tard et que l'oubli ait fait son œuvre. Si la dimension tactile et physique de la nature semble affirmer sa permanence, celle-ci n'existe que si notre mentalité le permet. La valeur est contenue, isolée, mise à l'écart, comme si au lieu de vivre, nous étions absorbés par une quête d'images. Et pourtant le monde réel, palpable et concret, réagit à nos interventions, à nos intrusions dans les écosystèmes ; sans remettre en question nos idéologies, il répond dans son propre langage spectaculaire et chaotique à nos actions sur ce monde vivant dont nous faisons partie. *Traduit par Emmanuelle Bouet*

1 Paul Virilio, *Un paysage d'événements*, Paris, Galilée, 1996.

John K. Grande a notamment été commissaire des expositions *Earth Art for the Pan Am Games (2015)* et *Merano Nature Art Spring 2015 à Merano, en Italie*. Il a récemment publié *Nils-Udo, sur l'eau (Arles, Actes Sud, 2015)*.

wiped out, aside from the occasional memento house, church, and street. The art in *My Woodland* is less about the photograph as document, and more about the presentational mode. The museum-like presentation, like all presentations – including those of real-estate developers – is the art, and it says much about the gap between reality and fiction, expectation and realization.

Part fiction and part reality, *My Woodland* plays on the gap between illusion and reality, in which developers, governments, and profiteers build a paradigm of expectations never realized, but always in opposition to the status quo, to what is there, to the nature that is a part of our global culture. These are the tensions that Chevalier seizes on – the actions that occur invisibly, changing the landscape, the cityscape, until it is too late, and later forgotten. While the permanence of a tactile and physical nature can seem real, it exists only if the mindset of the public is there. Value is contained, sequestered, set apart, as if we were not living at all, but participating in an image quest. And yet the physical, tactile, real world reacts to our interventions, our tampering with ecosystems; it does not challenge our ideologies, but simply reacts in its preternatural and chaotic way to what we are doing to the living world that we are a part of.

1 Paul Virilio, *A Landscape of Events*, trans. Julie Rose, "Writing Architecture" series (Cambridge: MIT Press, 2000), 48.

John K. Grande curated *Earth Art for the Pan Am Games (2015)* and *Merano Nature Art Spring 2015 in Merano, Italy*. His most recent publication is *Nils-Udo, sur l'eau (Arles: Actes Sud, 2015)*.

Mon boisé, phase II
2014-2016
vues d'installation / installation views
comprenant une projection vidéo
réalisée à partir d'images documentant
le phénomène de la *timidité des arbres*
sur le mont Royal / including a video
projection of images documenting the
crown shyness phenomenon on Mount Royal

